

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

11.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

## LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

### II.— LE MARCHÉ.—(Suite.)

Sans perdre un instant, il se rendit aux bâtiments de l'intendance, y entra résolument, et arrêtant un des commis qui courait plume derrière l'oreille et les mains chargées de papiers :

— Mais...

— Je vous en prie.

Et il avança de nouveau sa main de fer vers le bras du pauvre diable. Celui-ci crut avoir affaire à quelqu'un de ces rudes éleveurs de bestiaux qui venaient parfois trouver l'intendant pour des marchés, et sachant qu'il était inutile de résister à ces hom-



Il se jeta à plat ventre et fit glisser sous le rocher les rayons de la lanterne.

— Voudriez-vous m'indiquer le bureau de M. Varin ? demanda-t-il.

Le commis toisa ce singulier personnage et voulut passer outre. Mais David lui prit le bras et, le serrant d'une manière significative :

— Je vous ai dit que je voulais parler à M. Varin : m'avez-vous bien compris ?

— Montez cet escalier, dit le commis que cette vigoureuse intervention avait fait légèrement pâlir... au fond du troisième corridor vous trouverez...

— Pardon, mon temps est précieux et je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me conduire à la porte de M. Varin.

mes à demi sauvages, tandis que souvent, au contraire, on trouvait profit à contenter leurs désirs :

— Venez, dit-il, je vais vous conduire chez M. Varin.

David suivit son guide qui le fit passer par un dédale d'escaliers et de couloirs sombres et s'arrêta enfin devant une petite porte matelassée.

— Attendez moi là... dit le commis, je vais vous annoncer à M. l'intendant.

— Inutile, dit David ; M. Varin me connaît bien.

Il poussa la porte et en la refermant envoya au commis ébahi un « Merci, l'ami ! » quelque peu ironique.

Le Chasseur de bisons se trouvait dans une sorte de petite

antichambre. Il avisa une porte devant lui, l'ouvrit sans plus de cérémonie et entra tout droit chez l'intendant.

M. Varin, qui était arrivé la veille de l'armée du lac Champlain, était encombré d'une foule de papiers qu'il s'occupait à classer, lorsque l'entrée inopinée du chasseur lui fit lever son nez chargé de lunettes d'or.

Il resta un instant stupéfait, toisa David d'un regard sévère et étendit la main vers un cordon de sonnette comme pour faire mettre l'importun à la porte.

— Un instant, monsieur Varin ! dit David en élevant le bras ; ne faites pas venir vos gens, car ce que j'ai à vous dire est un secret que seul vous devez connaître. Je n'abuserai pas de votre temps... Écoutez-moi quelques instants avec patience.

Et, repoussant de la main les papiers qui encombraient la table de l'intendant, il s'assit sur le coin de cette table.

— Monsieur, commença Varin dont les yeux s'injectèrent de sang, monsieur, s'avez-vous bien que vos façons d'agir...

— Ah ! si vous m'interrompez, dit David, nous en aurons pour une heure... Je viens tout bonnement vous demander si vous avez réfléchi depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, si vous êtes disposé à reconnaître que mon frère est innocent et si vous lui rendez bientôt la liberté.

— J'avais oublié cette affaire, dit Varin avec une expression méchante ; vous faites bien de me la rappeler... Votre frère passera en jugement demain, et comme les preuves contre lui abondent...

— Ah ! c'est ici que nous cessons de nous entendre, monsieur Varin, fit David avec son calme habituel... J'ai mis dans ma tête, moi, que demain mon frère serait libre... et il le sera.

Et en disant ces mots il frappa la table de son poing puissant.

— Vous osez me menacer, je crois ? dit Varin qui redressa sa petite taille et jeta en même temps un regard peu rassuré sur ce poing aux muscles énormes qui était posé si près de lui.

— Moi, vous menacer, monsieur Varin ! répliqua David avec bonhomie... vous me croyez donc fou ? Que pourrait un pauvre homme comme moi contre un seigneur puissant tel que vous ?

— M. Varin respira et se rengorgea.

— Non, non, continua David, je sais à qui je parle... Il faut m'excuser si mon langage est parfois un peu rude... mais que voulez-vous ! ce n'est pas dans la prairie qu'on apprend les belles manières... Enfin, dit-il en baissant la voix et en se rapprochant de l'intendant, voici ce que je viens vous dire... si vous ne voulez pas me donner la liberté de mon frère, je vous propose de vous l'acheter, monsieur Varin.

— Hein ? que voulez-vous dire ? demanda l'intendant qui, à ces mots, avait dressé l'oreille.

Et il regarda son interlocuteur avec une expression de méfiance et d'ironie.

— Oui, oui, fit David, vous considérez mon pauvre équipage de chasseur et vous vous demander si je suis fou ou si je me moque de vous. Mais écoutez-moi, monsieur Varin, et vous verrez que les propositions que je viens vous faire sont sérieuses et dignes d'attention... Je suis pauvre, c'est vrai, parce que, voyez-vous, je n'ai besoin de rien ; pourvu que je manque ni de poudre ni de balles, je suis heureux comme un roi... A quoi me serviraient les richesses ? Ma vie est de chasser dans les prairies, de dormir sous la voûte du ciel, de boire l'eau des sources et de manger le gibier que tue ma carabine ; je suis content comme ça je ne veux pas changer. Et pourtant, monsieur Varin, si je voulais, moi qui vous parle, je pourrais être aussi riche que le roi de France !

Varin écarquilla ses petits yeux ; mais David parlait avec une telle assurance qu'il était difficile de douter de ses paroles.

— Écoutez-moi bien, monsieur Varin, reprit David d'un air confidentiel, vous allez voir que je suis un homme sérieux...

« Il y a cent ans environ, une barque montée par un vieillard descendait le Saint-Laurent. Cette barque s'arrêta à un certain endroit de la côte que je connais, et cet homme mit pied à terre. Il regarda autour de lui, vit que personne ne l'épiait ; alors il prit dans le fond de sa barque un sac fort lourd, le chargea sur ses épaules, remonta péniblement le long de la falaise et disparut bientôt derrière un gros rocher... Au bout de quelques minutes, il revint, descendit de nouveau vers la barque, y prit un autre sac et alla encore le cacher derrière le rocher... Ce ménage se répéta une dizaine de fois. Or, ce vieillard, c'était mon grand-père. Il avait eu des aventures étonnantes. Pris par les Indiens Sioux, alors qu'il était encore un enfant, il avait été emmené à l'autre bout de l'Amérique. Il s'était échappé, avait erré dans les bois et enfin, à force de courir et de mener la vie de chasseur et de trappeur, il était arrivé un jour dans une contrée déserte où il y avait de l'or à remuer à la pelle ; les pierres du chemin, le sable des ruisseaux, tout était en or.

— Il avait découvert un « placer ! » s'écria Varin dont les petits yeux étincelèrent de convoitise.

III. — Précisément. Il remarqua l'endroit, s'orienta soigneusement et, marchant jour et nuit, arriva au bord de la mer, à une sorte de petit village où il n'y avait que des sifustiers et des pirates. Il eut vite choisi trois ou quatre compagnons vigoureux et résolu avec lesquels il alla exploiter le « placer »... Avant de mourir, il révéla à mon père l'endroit où le trésor était caché. Mon père, habitué à la vie des prairies, accueillit cette révélation avec un sourire de dédain. Un jour cependant il me conduisit à la cachette du vieux trappeur, me montra les sacs d'or enfouis sous les pierres et me dit :

« — Tiens, gargon, si jamais l'âge affaiblit ton coup d'œil et paralyse tes jambes, tu n'auras qu'à venir ici et tu seras sûr de ne pas mourir dans la misère. »

— Et vous connaissez réellement cet endroit ? demanda Varin qui semblait avoir écouté avec un singulier intérêt cette dernière partie du récit du chasseur.

— Je le connais... Mais moi, je suis comme mon père, voyez-vous, monsieur l'intendant, je me soucie autant de cet or que des pierres du chemin.

« Seulement, reprit-il d'une voix grave, voici ce que je viens vous proposer. Je vous conduirai à la grotte du trappeur, je vous livrerai ces trésors qui me sont inutiles ; en échange, vous me donnerez un papier constatant que mon frère est innocent et, de plus, vous le ferez mettre dès demain en liberté... »

— Je te le promets, je te le promets, mon brave chasseur, dit Varin qui avait peine à contenir les transports de sa joie. Voyons, quand irons nous là-bas ?

— Ce soir si vous voulez.

— Pourquoi pas à l'instant même ?

— Permettez, permettez, monsieur l'intendant, dit David. Nous ne serons pas seuls ; il faudra emmener du monde pour remuer les rochers sous lesquels sont cachés les sacs, et vous comprenez que ces gens-là ne doivent pas voir le chemin que nous suivrons, car il est probable que nous ne pourrions pas tout emporter en une seule fois.

— Le trésor est donc bien considérable ? demanda Varin en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre.

— Il y a des millions et des millions.

— Eh bien ! alors, à ce soir.

— C'est entendu. J'aurai une voiture, des ouvriers, des outils, tout ce qu'il faut, enfin !

— Pardon, mon brave Chasseur de bisons, insinua Varin d'un ton doucereux, j'ai assurément toute confiance en vous... mais cependant, vous comprenez... le soir.. on n'aime pas beaucoup à être seul, surtout quand on rapporte tant d'argent... il est convenu, n'est-ce pas, que j'emmènerai un de mes gens ?

— Deux si vous voulez, monsieur l'intendant dit David de sa bonne voix cordiale, et vous les armez jusqu'aux dents si cela peut vous plaire.

— Ah ! mon bon David, dit M. Varin que la perspective des millions semblait rendre tout à coup sensible et attendri, vous êtes le plus brave et le plus honnêtes des hommes !

David Kerulaz salua l'intendant et sortit en riant.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, M. Varin haussa les épaules, sourit de pitié et murmura :

— Le pauvre homme, est-il assez naïf !

### III

#### LA GROTTÉ DU TRAPPEUR.

Le soir même, à neuf heures, une sorte de grande berline attelée de deux chevaux vigoureux vint s'arrêter devant la maison somptueuse qu'habitait l'intendant Varin.

Celui-ci ne tarda pas à paraître, escorté de deux valets couverts de grands manteaux sous lesquels ils dissimulaient tout un arsenal de pistolets et de poignards.

David Kerulaz ouvrit la portière de la voiture et invita poliment l'intendant et ses deux valets à prendre place dans l'intérieur.

Dès qu'il furent installés, la portière se referma brusquement et M. Varin constata, non sans une certaine inquiétude, que les glaces de la voiture avaient été remplacées par des panneaux en bois. Les portes s'ouvraient extérieurement. L'intendant était donc prisonnier.

Mais la présence de ses deux valets vigoureux et bien armés le rassura sur les suites de cette singulière aventure, et, se renversant dans le fond de la berline, il attendit patiemment le dénouement promis par David Kerulaz.

La voiture se mit en route et fila rapidement à travers les rues de Québec.

David conduisait. A côté de lui se tenait un des ouvriers qu'il avait amenés. Deux autres hommes, debout derrière la voiture, sur le coffre où étaient les outils, avaient pour mission de s'assurer que personne ne suivait la petite expédition. Ces trois compagnons étaient des gens de la ferme du père Dervieux ; ils étaient dévoués corps et âme au chasseur canadien.

La voiture roula pendant près de deux heures. La nuit était entièrement noire ; de gros nuages flottaient dans le ciel.

Quand même les portières eussent été à jour, l'intendant aurait été dans l'impossibilité de reconnaître la route que le Chasseur de bisons lui faisait suivre.

Au bout d'une heure et demie de course rapide, il s'aperçut néanmoins que le grand fleuve était proche. Il entendit le sord mugissement des vagues et en même temps, comme le fond de la vieille berline était disjoint par un long usage, il sentit un vent frais et piquant lui fouetter les jambes.

Enfin la voiture s'arrêta brusquement.

Varin éprouva, pour la première fois de sa vie peut-être, une sorte d'émotion qui lui serra le cœur. David Kerulaz allait-il tenir sa promesse ?

La portière gringa sur ses gonds rouillés et s'ouvrit toute grande.

— Allons, monsieur l'intendant, dit en même temps le Chasseur de bisons, nous voici arrivés. Donnez-moi la main pour descendre... Vous avez pris un peu froid, hein ? ce n'est rien, nous allons nous dégourdir bientôt les jambes et les bras.

Varin mit pied à terre ainsi que ses deux valets. L'obscurité était complète. Il vit seulement qu'il se trouvait sur la crête d'une falaise élevée.

Une grande lande déserte et semée de gros rochers s'étendait sur le sommet de cette falaise.

Ce fut vers cette lande que David Kerulaz s'avança d'un pas assuré. Varin, ses gens et les ouvriers le suivirent.

Au bout de quelques minutes de marche, ils arrivèrent à un endroit où cinq ou six rochers étaient disposés en cercle. Des broussailles peu élevées croissaient dans cette étroite enceinte.

— Suivez-moi bien, monsieur l'intendant, fit David.

Et il entra résolument dans ces broussailles. Tout à coup le sol parut se dérober sous ses pas ; il avait rencontré les marches d'une sorte d'escalier grossièrement taillé dans le roc et il les descendait lentement.

Varin, appuyé sur le bras de ses deux valets, le suivit en prenant mille précautions.

Ils descendirent ainsi quelques instants dans une nuit profonde.

Enfin David battit le briquet et alluma une lanterne qu'il portait suspendue à sa ceinture.

L'intendant vit alors, non sans surprise, qu'il se trouvait dans une sorte de long couloir fort large, taillé dans le rocher de la falaise.

Il y régnait un vent très-vif. Cette grotte, dont le sol était en pente douce, communiquait avec la rive du Saint-Laurent.

Tout en marchant, David Kerulaz paraissait examiner attentivement les parois de la grotte.

Tout à coup il s'arrêta devant une grande roche plate dressée contre l'une de ces parois et murmura à l'oreille de l'intendant :

— C'est là !

Il prit une pince des mains d'un des ouvriers, posa sa lanterne à terre et attaqua vigoureusement le rocher.

Bientôt le roc tomba sur le sable de la grotte avec un bruit sourd.

Varin écarquilla ses yeux, croyant déjà voir les lingots d'or rouler à ses pieds.

Mais la chute du rocher avait simplement découvert une sorte d'excavation noire et très-profonde.

David ramassa sa lanterne, fit signe à ses compagnons et pénétra avec eux dans cette seconde grotte.

Deux ou trois rocs énormes en jonchaient le sol.

Le chasseur frappa ces rocs avec la pince de fer et fit remarquer à l'intendant qu'ils sonnaient creux.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous, dit Varin qui semblait avoir peine à tenir en place ; soulevez ces quartiers de roc !

David sourit de nouveau dans sa barbe et fit un pas pour s'avancer vers les pierres qui recouvraient le trésor. Mais au même instant il trébucha et poussa une exclamation de surprise.

— Qu'est ceci ? dit-il en se baissant et en promenant sa lanterne sur le sable de la grotte. Tiens ! poursuivit-il, un anneau de fer ! Venez ici, compagnons, et aidez-moi à le dégager.

Les ouvriers s'approchèrent, armés de pioches, et se mirent à creuser.

Le sol, fait de coquilles concassées, était léger et friable. Ils eurent rapidement mis à découvert un grand coffre de bois sur le couvercle duquel était fixé l'anneau en fer qui avait fait trébucher David.

Grâce aux efforts réunis de ces hommes vigoureux, le coffre fut bientôt tiré du trou : où il était encastré. Le Chasseur de bisons en fit sauter le couvercle.

Varin s'approcha anxieux, les yeux brillants, les mains étendues vers le trésor.

David Kerulaz le repoussa doucement, s'agenouilla devant le coffre et commença à le fouiller.

Il en tira des habits grossiers, des guêtres de peau de daim, une poire à poudre, un couteau de chasse.

— Ce sont les effets de mon grand-père, dit-il avec sentiment, ses vêtements de chasse... Pauvre vieux !

Varin commençait à faire une grimace de désappointement, lorsque tout à coup un son métallique frappa son oreille.

— Oh ! oh ! dit David, voici qui est plus sérieux.

— Voyons, voyons, dit l'intendant en saisissant la lanterne.

Le chasseur se releva, tenant dans sa main un petit sac de toile grossière. Il s'approcha d'un rocher plat disposé en forme de table et y fit tomber le contenu de son sac.

C'était une centaine de pièces d'or et d'argent qui paraissaient remonter à une époque fort ancienne. Varin jugea d'un coup d'œil qu'il devait y en avoir environ pour mille écus.

Il avançait déjà ses doigts crochus pour s'emparer de cette somme, lorsque David lui dit :

— Un instant, monsieur l'intendant ; vous oubliez nos conventions.

— Je ne demande pas mieux que de les remplir, mon brave ami, dit Varin, et dès que nous serons de retour à Québec...

— Du tout, du tout, monsieur Varin ! c'est ici même que vous voudrez bien signer ce que je vous ai demandé.

Et le Chasseur de bisons, qui était un homme prudent et prévoyant, tira de la poche de sa veste un rouleau de papier, une plume et de l'encre.

Il étala son papier à côté du tas d'or et d'argent qu'il venait de découvrir, approcha la lanterne et, tendant la plume à Varin :

— Allons, monsieur l'intendant, dit-il avec bonne humeur, veuillez écrire ce que je vais avoir l'honneur de vous dicter.

Varin fronça les sourcils ; mais cette première découverte avait si bien enflammé son esprit cupide qu'il ne résista pas à l'invitation du chasseur.

Il prit la plume et, sous la dictée de David, écrivit la déclaration suivante :

« Je soussigné, Varin, subdélégué de M. l'intendant général du Canada, certifie que le nommé Pierre Kerulaz n'est pas l'auteur du détournement constaté dans la caisse de l'intendance. Je retire en conséquence la plainte que j'ai formée contre lui et j'invite M. le grand-prévôt à le faire mettre en liberté. »

Et il allait signer, lorsque David lui arrêta la main :

— Pardon, monsieur l'intendant, dit-il, mais cette malheureuse affaire ne sera entièrement étouffée que si le déficit en question est comblé.

— En effet... mais...

— Or, puisque je vais vous livrer des millions, il me semble que vous pourriez bien prélever sur le trésor dix-huit pauvres mille livres que vous verseriez dans la caisse de l'intendance.

M. Varin fit un soubresaut. David continua tranquillement — Veuillez donc ajouter à cet écrit les deux lignes suivantes :

« Je m'engage personnellement à couvrir de mes deniers le déficit de dix-huit mille livres constaté dans la caisse. »

L'intendant hésita un instant ; mais le chasseur lui ayant déclaré d'un ton ferme que s'il ne faisait pas ce léger sacrifice les millions du vieux trappeur ne seraient pas pour lui, il fluit par s'exécuter de bonne grâce, ajouta cette dernière clause et signa.

David mit tranquillement le papier dans la poche de sa veste et Varin s'empara lestement des mille écus étalés sur le rocher.

S'adressant alors aux ouvriers :

— Venez ici, dit le chasseur, et travaillons ferme pour enlever ce rocher.

La pince en fer fut enfoncée à grands coups sous l'un des rocs aplatis qui recouvraient le trésor du trappeur.

David, les trois ouvriers et les deux valets de chambre de l'intendant vinrent peser sur le levier. Mais la pierre semblait rivée au sol ; elle ne bougeait pas. Il faut dire que les efforts de David Kerulaz et de ses compagnons étaient plus apparents qu'réels et que, tout en ayant l'air de se donner beaucoup de mal, ils pressaient fort mollement la pince de fer.

Varin frémissait d'impatience. Il voulut prêter main-forte et vint peser à son tour sur le levier. David le laissa faire et se divertit intérieurement des efforts surhumains de l'intendant qui, la perruque de travers et les yeux sortant de l'orbite, suait à grosses gouttes pour remuer l'inébranlable rocher.

— Courage, monsieur Varin, disait David, courage !... il me semble que le gueux a fait un mouvement... oui, tenez, il se soulève. Allons ! un dernier effort ! Ah ! mon grand père était un fameux homme s'il a pu déplacer ces rocs à lui tout seul !...

En achevant ces mots, Bras-de-Fer pesa légèrement sur le levier. Le roc se souleva aussitôt, et la pince étant entrée plus avant, il y eut un faible interstice entre la pierre et le sable sur lequel elle reposait.

David courut chercher la lanterne, prit un bâton et, l'insinuant dans cette fente :

— Tenez, tenez, dit-il, on sent au bout de ce bâton un gros sac plein d'or.

— C'est la vérité ! s'écria Varin en tâtant à son tour.

Il se jeta à plat ventre, fit glisser sous le rocher les rayons de la lanterne et se releva en criant :

— Oui, ce sac est éventré et j'ai vu luire des lingots d'or !... A l'œuvre, à l'œuvre ! renversons le rocher !

David fit un signe imperceptible à ses compagnons.

Ils appuyèrent alors vigoureusement sur le levier. Le rocher fut soulevé ; on vit distinctement le sac d'or.

Mais au même instant un bruit sec se fit entendre, l'énorme pierre retomba lourdement et David, portant ses deux mains à sa tête comme s'il eût voulu s'arracher les cheveux, s'écria :

— Mort de ma vie ! la pince est brisée !

L'intendant Varin devint pâle.

— Vous n'avez pas un autre outil ? demanda-t-il.

— Mon Dieu non ! qui aurait pu se douter que cette pince céderait au moindre effort ?... Il y avait une paille, voyez-vous, monsieur l'intendant.

David Kerulaz avait l'air si sérieusement désolé que ses trois compagnons, qui étaient dans le secret, en mouraient d'envie de rire.

— Ah ! quel malheur ! reprit David... au moment de réus

sir ! Vous avez vu, le rocher allait tomber... il s'en est fallu d'un rien... et c'était justement le plus gros des sacs que nous allions prendre... Ah ! quel malheur, mon Dieu ! quel malheur !

Varin était consterné.

— Enfin, que voulez-vous ? poursuivit le chasseur avec un soupir, ce n'est que partie remise ; nous reviendrons demain soir, et, cette fois, nous prendrons deux pinces.

— Mon brave David, dit l'intendant d'une voix un peu étranglée, en posant sa main sur le bras du Chasseur de bisous... j'ai eu confiance en vous, j'espère que je n'aurai pas à m'en repentir... Vous me promettez, n'est-ce pas, que demain soir nous reviendrons ici ?

— Monsieur Varin, s'écria le chasseur en levant la main au ciel, vous savez que je suis un homme loyal et que je n'ai jamais menti. Je vous jure devant Dieu que demain soir, à la même heure, je vous ramènerai à cette grotte.

— Je vous crois, David, je vous crois, dit l'intendant avec un soupir de résignation... Mais il est inutile de rester ici plus longtemps... allons rejoindre la voiture.

Deux heures après, la berline rentra dans la ville de Québec silencieuse et endormie et vint déposer l'intendant Varin à la porte de son hôtel.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

## LE PERCEPTEUR DE MARSAY

### VII

— Quelle folie d'y penser ! dit-elle. Vous êtes encore, je le vois, à apprendre ce qu'est le caractère de Charles Bausset. Son cœur est de fer ; il n'introduira jamais personne dans sa vieille tanière, et il assurerait encore moins une situation indépendante à qui que ce fût sur la terre !

— Je tenterai toujours un effort, dit vivement la jeune fille et si j'échoue, eh ! bien, il nous restera une ressource : nous ne pourrions nous charger d'elle complètement, à la vérité, mais nous l'inviterons à venir chez nous jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une position.

— Vous êtes bonne et généreuse, répliqua Robert, je n'attendais pas moins de vous.

— Gabrielle, dit le colonel, se levant de la table de jeu, et s'essuyant le front, veux-tu nous faire apporter un peu de sirop ? La chaleur est accablante !... Je te serai obligé de le préparer toi-même ; Marianne n'y entend rien, tu le sais.

La jeune fille se leva, déposa son petit dé d'or sur le bord de la table et sortit du salon d'un pas léger.

Robert prit machinalement le dé, et le retourna entre ses doigts, tout en jetant un regard curieux sur mademoiselle Julie qui tricôtait avec acharnement.

Celle-ci sentit plutôt qu'elle ne vit l'examen dont elle était l'objet, et, répondant brusquement aux pensées de Robert :

— Que voulez-vous ! dit-elle avec franchise, levant les yeux sur lui sans cesser de tricoter, c'est vrai, je me suis montrée un peu dure, tout à l'heure. Et pourtant, je plains par expérience les jeunes filles qui doivent gagner leur vie ! Mais je ne sais pourquoi, je redoutais cette étrangère...

Elle se tut un instant, et reprit, comme remuant la chaîne de ses pensées intimes :

— J'aime tant Gabrielle !...

Puis, elle s'arrêta, et sembla embarrassée.

Robert resta silencieux, et ne parut pas comprendre comment ces paroles se liaient à l'idée exprimée précédemment.

— Allons, dit mademoiselle de la Morlière en riant, je n'ai pas l'habitude des réticences, et je m'expliquerai avec mon indépendance accoutumée. Pourquoi ne pas dire la vérité ?... J'ai craint que cette jeune fille ne cherchât à venir ici « pour vous. »

— Pour moi ! s'écria Robert en souriant. Ma fatuité n'avait pas songé à me mettre en cause, je l'avoue ; je n'aurais jamais eu cette idée.

— Mais elle m'est venue tout d'abord, à moi, et ensuite, j'ai eu plus de peur encore que vous ne désiriez sa présence à Marsay.

— J'avais deviné cette dernière pensée, dit le jeune homme, ne pouvant s'empêcher de rire ; mais j'espère vous avoir convaincue que je n'ai fait, ce soir, que remplir un devoir d'humanité. Ainsi, ajouta-t-il gaiement, vous éprouvez pour moi un intérêt assez vif pour redouter à ce point de me voir faire une folie, — autrement dit un mariage d'inclination ?

Un soudain désappointement se peignit sur la physionomie de la vieille demoiselle.

— Vous affectez de ne pas comprendre, dit-elle en secouant la tête ; ou plutôt, vous répondez indirectement à mes secrètes pensées ; seulement, la réponse m'étonne de vous. Vous considérez donc comme une folie de se marier sans fortune ?... C'est vrai, je redoutais de vous voir épouser cette inconnue ; non pas parce qu'elle est pauvre, mais parce que je pensais pour vous à une autre femme... Si telles sont vos théories sur le mariage, n'en parlons plus.

Robert ne demanda pas à mademoiselle Julie à quelle femme elle voulait faire allusion. Il reprit le petit dé d'or, et eut l'air de l'examiner curieusement ; puis sans lever les yeux, il dit à voix basse :

— La pauvreté me pèse. Je n'épouserai qu'une femme pouvant me rendre la vie de Paris, ou tout au moins la vie indépendante. Sinon je resterai garçon ; je n'accroîtrai pas ma gêne en m'imposant le fardeau matériel d'une famille, et je ne m'attacherai pas une innocente jeune fille pour lui créer des soucis et des privations.

— Voilà bien les hommes de nos jours ! dit mademoiselle de la Morlière avec une ironie mêlée d'amertume. Ce qui autrefois était considéré comme le superflu fait partie de leur nécessaire !... Le bien-être est coté sur la place beaucoup plus haut que le bonheur !

— Le bonheur n'est-il pas vite usé par les traitements de la pauvreté, de la peuvreté qui aigrit les caractères, qui coupe les ailes aux imaginations, qui courbe les esprits sous les préoccupations sans nombre des nécessités quotidiennes ?

— Assez ! répondit-elle d'une voix ferme. Votre génération ne sait pas s'élever jusqu'à ce bonheur, indépendant des soucis matériels, cime haute et pure d'où le cœur domine les bruits mondains et les soins mesquins qui rabaissent l'âme ; elle est aveugle, ou plutôt, on dirait que ses yeux ne peuvent supporter cette lumière de la vérité, qui place toute chose sous le jour qui lui appartient, et range le travail et les privations elles-mêmes, non pas dans la catégorie des choses haïssables, mais dans celle du devoir... Ah ! monsieur Robert, traitez-moi de vieille fille romanesque, mais il y a plus de poésie sous mes cheveux blancs que dans

voire jeunesse... Moi, du moins, je crois à l'existence d'un amour composé de dévouement et de tendresse, si pur et saint qu'il peut devenir un appui mutuel dans la vie chrétienne... si radieux et si doux qu'il rend légers le travail et les épreuves, et illumine la vie entière... Moi, je crois que ce bonheur vaut plus que tout l'argent du monde... Chateaubriand a dit que le soleil est tout dans un paysage, et que les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les sites les plus riches de la France et de l'Angleterre... Mais vous, vous préférez les gras pâturages aux bruyères inondées de soleil... Que voulez-vous ! Vous êtes de votre temps ?

Robert ne répondit rien ; Gabrielle rentrait à ce moment, suivie de Marianne portant un plateau. Elle s'approcha de la table de whist, et Julie reprit encore plus bas, la désignant d'un geste :

— Vous ne savez pas non plus deviner ces caractères trempés de force et de douceur, pur métal que les épreuves n'altèrent pas, mais font au contraire resplendir. Vous ne comprenez pas ces chrétiennes que le malheur rend plus dévouées, la pauvreté plus forte, la nécessité plus industrieuses ?... Le charme doux et voilé de cette nature n'a donc pas pénétré jusqu'à votre cœur ?... J'avais espéré que vous l'aimeriez...

— Je l'admire, murmura Robert ; mais l'impossibilité d'un tel mariage m'est trop clairement démontrée pour que j'ouvre mon cœur à une affection déraisonnable.

— Quoi ! ne pensez-vous pas qu'une femme économe et habile vous ferait honneur de vos ressources ? On vit de si peu, ici ! Puis, vous aurez promptement de meilleurs appointements... Ne vous ai-je pas entendu dire que vous comptiez prochainement avancer sur place ?

— C'est vrai, mais d'ici à plusieurs années, ma position sera mesquine.

Mademoiselle Julie se mordit les lèvres, comme pour retenir une parole trop vive. puis répliqua :

— Mais, pour considérer les choses à votre point de vue, Gabrielle sera une héritière !

— Je n'ai jamais escompté l'avenir qu'une fois, dit-il froidement, et j'ai été déçu ; mon expérience personnelle m'empêche de croire aux héritages. D'ailleurs, quand ces espérances, pour employer le mot odieux qui est à la mode, seraient-elles réalisées ? Les belles années de la jeunesse s'useraient peut-être dans cette honteuse attente d'un bien qui ne peut venir que par la mort ! Chère demoiselle Juli, ajouta-t-il en souriant, si vous voulez me marier, trouvez-moi une dot !

— Vous marier ! Jamais ! fit-elle avec énergie, reprenant son ouvrage et agitant frénétiquement ses aiguilles. Après votre confession de tout à l'heure, je croirais faire un très mauvais cadeau à une femme ! reprit-elle plus doucement, et en souriant malgré elle.

Gabrielle s'approcha d'eux avec des verres de sirop, et Robert l'enveloppa d'un regard involontairement attentif.

Il y avait dans sa démarche, dans ses traits, dans son regard, une grâce discrète et une sérénité qui ne s'imposaient pas tout d'abord à l'admiration, mais qui la gagnaient à la longue, — qui ne prenaient pas brusquement possession du cœur, mais qui pouvaient s'y insinuer doucement, lentement, sûrement.

— Non, je ne l'aime pas, se dit-il, agitant distraitemment le sirop couleur de rubis ; mais si elle avait seulement cinquante mille francs, ... avec cela et mes appointements, on pourrait encore vivre !

## VIII

Sur la place de l'Église, derrière la double rangée de tilleuls séculaires, s'élevait la maison qui, de temps immémorial, appartenait à la famille Bausset.

C'était une construction assez vaste, mais dépourvue de caractère et d'originalité. Les lourdes murailles en pierres de taille étaient noires et enfumées ; aucun ornement, aucune corniche sculptée, aucun fronton hardi ne venait en distraire la nudité. Cinq fenêtres s'épauillaient sur la large façade, versant à l'intérieur un jour évidemment insuffisant. Les persiennes du premier étage, les volets du rez-de-chaussée et la porte d'entrée n'avaient pas vu, depuis de longues années, renouveler la couche de peinture jadis vertes et aujourd'hui effacées qui les avait revêtus ; le vieux toit s'était affaissé par endroits, mais on s'était borné à l'étayer au dedans, et à en fixer les ardoises, au dehors, par de petits colliers de ciment blanchâtre qui contrastait singulièrement avec la teinte noire du bâtiment.

Les maisons voisines, aussi anciennes, peut-être, étaient coquettement rajeunies ; les pierres de taille avaient été repiquées, les volets repeints, les cheminées blanchies et ornées de girouettes neuves ; mais la demeure de M. Charles Bausset vivait seul depuis tant d'années voyait chaque jour augmenter sa tristesse et son délabrement, semblant refléter fidèlement l'air maussade de son propriétaire, et se faire plus rébarbative, et moins habitable à mesure qu'il devenait plus vieux, plus égoïste, plus misanthrope, plus inaccessible.

L'intérieur répondait complètement à l'extérieur, et un aspect d'abandon et de négligence serrait le cœur lorsque, la lourde porte grinçant plaintivement sur ses gonds antiques, on se trouvait introduit dans un vestibule imparfaitement éclairé, aux murs délabrés, aux dalles brisées par endroits sur lequel donnait l'escalier en chêne noir dont les rampes étaient vermoulues, les marches usées et irrégulières.

Les chambres ne manquaient pas dans cette vieille maison ; elles avaient toutes conservé leur mobilier antique, aujourd'hui terni par la poussière, rongé des vers, exhalant une désagréable odeur de moisi et de renfermé.

Pourtant, la demeure des Bausset avait eu ses jours, brillants. Quelles laideurs ne transformeraient pas une radieuse jeunesse ? Quelle tristesse ne chasseraient pas les éclats de rire de ceux qui sont encore heureux et ignorants de la vie ?... Un temps avait été où l'escalier sombre craquait sous les pas pressés d'enfants joyeux et remuants, où l'on dansait dans le grand salon meublé d'antiques bergères.

Cette chambre dont le lit et les commodes massives sont portés sur les pieds hauts et frêles, c'était celle d'une jeune mère, douce et souriante, morte trop tôt pour le bonheur de ses fils. Les enfants s'essaient tour à tour devant ce bureau Louis XV pour faire, sous ses yeux, leur page d'écriture et leur copie d'histoire sainte.

Là, c'était la bibliothèque, où le père savant et distrait, passait des journées entières, absorbé dans ses livres.

La vieille tante Luce habitait ce cabinet... Voici encore le grand prie-Dieu en bois où elle faisait de si longues prières, la petite boîteuse où, à l'aide de ses fins ciseaux, elle découpait dans du papier rose des paniers à salades, des gendarmes, des danseuses. Comme elle glissait sans bruit dans les corridors ! Comme, au premier abord, elle semblait peut occuper de place !... Combien, cependant, elle était nécessaire à tous ! Elle avait pris pour



elle la plus grosse part des travaux domestiques et des soucis du ménage. Et que ne savait-elle pas faire ! Personne ne réussissait comme elle les gelées de pommes ou d'abricots, ces jours-là, ses neveux la suivaient à la file, portant chacun son petit pot microscopique, qu'elle emplissait de confiture toute chaude. Elle était l'infirmière attirée de la maison, possédant des remèdes infailibles contre la fièvre, des onguents pour les brûlures, les coups, les meurtrissures. Puis, elle savait si bien l'histoire des portraits de famille !... Les Bausset faisaient partie de la bourgeoisie qui, en province, s'alliait parfois à la noblesse. Il y avait un peu partout, dans le salon et dans les chambres, des toiles enfumées et poudreuses, — conseillers, abbés, baillis, grandes dames copiant dans leurs châteaux lointains les modes de la cour, fières bourgeois en cornette empesées ou en coiffe de linon. Quelles délices d'entendre tante Luce redire toutes ces vieilles traditions !

C'était dans sa chambre, aussi, que se trouvait le lit de la petite sœur, sa filleule, ange blond et rose ravi à la terre dès ses premières années, et à la perte de laquelle la pauvre jeune mère n'avait pas longtemps survécu.

Plus tard, toute cette famille avait été vraiment moissonnée. Le père et la tante Luce étaient morts, et aussi ce grand Edmond, si plein d'entrain et de folle gaieté, Gaston et Charles furent placés au collège. Le premier entra à Saint Cyr ; le second s'établit dans sa petite ville natale, où il entreprit le commerce des grains avec une prudence qui n'excluait pas certaine audace heureuse, et vit rapidement augmenter sa fortune.

D'un caractère froid et concentré privé des avantages physiques qui distinguaient son frère, affligé d'une timidité sombre et chagrine. Charles se laissa aller à la parcimonie et à l'égoïsme par la pente de son esprit sauvages, misanthrope, ennemi du luxe moderne. S'isolant de la vie commune, il se replia complètement sur lui-même.

Il y avait dans cet éloignement systématique de ses semblables, dans ce désintéressement total des émotions d'autrui, dans cette avarice même qui avait fini par diriger toutes ses actions ; car c'est une amertume plus profonde que ne pouvaient l'imaginer ses compatriotes, d'ailleurs observateurs superficiels.

Charles Bausset avait eu à lutter contre une de ces natures à la fois surnoisées et envieuses, absorbantes et sèches, dont les plaies appellent le toucher délicat d'une mère, et le baume d'un amour patient et dévoué. Ce bienfait lui manqua. Il se heurta partout à la répulsion qu'inspirait son caractère anguleux, et se vit rejeté dans l'ombre par la brillante silhouette de son frère, jusqu'au moment où sa fortune croissante lui attira une part d'attention qu'il sut attribuer à sa juste cause, et qu'il repoussa avec dédain.

Il lui restait un sûr moyen de guérison morale en même temps qu'un instrument de bonheur : la religion, qui eût été le fiel de son âme et l'eût porté à conquérir, à force de bonté, la sympathie qu'il enviait sans chercher à la ruiner. Comme beaucoup d'hommes, il passa à côté de cet appui divin.

Dès lors, il ferma non-seulement à son frère, mais à tous, ce cœur souffrant qui avait exigé de la société ce qu'il ne lui donnait pas. Son égoïsme devint plus brutal, plus révoltant que celui du colonel ; il s'en couvrit comme d'une cuirasse, arrivant à une indifférence réelle pour son entourage, et à ce culte du « moi » qui, dans l'isolement où il se retranchait, devait aboutir à la passion de l'argent, non point tant pour en acquérir que pour le conserver en haine des autres,

Et cependant, ce cœur ravagé et desséché était plus profond

que celui de son frère. S'il eût été religieux, il fut arrivé plus aisément au dévouement et à l'abnégation.

Le lendemain du jour où Robert avait fait connaître à Gabrielle la triste situation de sa cousine, la jeune fille frappa, à une heure encore matinale, à la porte de son oncle.

La vieille cuisinière qui composait à elle seule le personnel domestique de la maison et dont les traits refrognés offraient un vague reflet de ceux de son maître, se présenta d'un air maussade paraissant instinctivement désireuse de congédier la visiteuse importune.

— Puis-je voir mon oncle, Catherine ? demanda Gabrielle, tout en adressant à la vieille servante un signe de tête amical.

— Je ne sais pas, répondit sèchement celle-ci. Monsieur lit dans le salon, et il n'aime pas qu'on l'interrompe.

— Voulez-vous lui demander s'il peut me recevoir ? dit la jeune fille avec douceur.

Après un moment d'hésitation, Catherine ouvrit la porte, qui jusque-là n'était qu'entre baillée, puis, la refermant avec soin, elle précéda Gabrielle dans le sombre escalier qui menait au premier étage.

— Prenez-garde à la marche du coin, dit-elle d'un ton bourru, elle est dangereuse. Mais bah ! comme dit Monsieur, la maison durera bien autant que nous, et il serait bien bon de la faire réparer pour ses héritiers.

Sur cette aimable réflexion, elle frappa doucement à une porte verroulée.

— Entrez, dit une voix brève.

La vieille femme leva le loquet grossier, et s'effaça silencieusement pour laisser passer Gabrielle.

Celle-ci n'entra jamais sans un frisson involontaire dans ce salon vaste et un peu nu dont les meubles tombaient littéralement de vétusté, et où des lambeaux de tapisserie, représentant des nymphes et des paysages fantastiques, étaient réunis par des bandes de papier gris.

Peut-être son impression eût-elle été différente si son père, plus soucieux du passé, eût animé pour elle toutes ces vieilleries du charme du souvenir, ou si tante Luce se fut trouvée là pour lui raconter l'histoire des portraits, des cabinets incrustés, des tasses de Saxe que la poussière ternissait sur une antique console. Mais tante Luce était allée depuis longtemps rejoindre les générations qu'elle avait entourées d'un culte si fidèle et d'un dévouement si touchant, le colonel ne voyait plus que les laideurs et les incommodités de la maison, — il n'y avait personne pour dire à Gabrielle que cette chaise, par les déchirures de laquelle le crin s'échappait de toutes parts, était celle de sa grand-mère, qui s'y asseyait pour chauffer les petits pieds roses de ceux qui étaient maintenant des vieillards. — personne pour lui raconter les parties joyeuses faites autour de cette disgracieuse table ronde, pour lui montrer la tasse préférée de son aïeul, et là-bas, dans le panneau, le petit bouton de cuivre de la cachette où, pendant la Révolution, son bisaïeul avait donné asile au curé de Marsay, au risque de sa vie.

Gabrielle ignorait donc tout ce passé d'innocent bonheur et d'épreuves noblement subies, tout ce trésor d'honneur, de tendresse, toutes ces traditions enfin qui nous relient à l'existence de ceux qui ne sont plus, et il était d'autant moins étonnant que son impression fût pénible, qu'elle n'était guère habituée à un accueil cordial dans cette maison, de ses ancêtres.

L'habitant du vieux salon lisait, enveloppé dans une ample robe de chambre, enseveli dans un grand fauteuil, ses cheveux gris en désordre formant un cadre étrange à son visage parcheminé.



La lecture occupait presque exclusivement ses loisirs prolongés, et, chose singulière chez cet homme prosaïque et froid, il ne lisait que des romans.

Aucun cabinet de lecture n'existant à Marsay, il dépensait une somme considérable, relativement à ses habitudes, pour faire venir chaque mois une caisse de livres. Les plus invraisemblables, les plus mouvementés, les plus passionnés même, étaient ceux qui lui plaisaient davantage. Il s'intéressait avec une ardeur fébrile à ce monde fantaisiste, il vivait pendant les trois quarts de la journée avec les princesses, les duchesses, les millionnaires de ses romans, dévorant les détails de ce luxe qu'il haïssait dans la réalité, s'attendrissant sur les malheurs d'une héroïne persécutée, d'un talent méconnu ou d'une âme incomprise, alors qu'il montrait pour les comforts de la vie matérielle la plus stoïque indifférence, se privait de toutes les jouissances, et restait sourd et aveugle devant les douleurs réelles, — voire même la faim et la misère de ceux qui l'imploraient.

Un certain froncement de sourcils accueillit l'arrivée de Gabrielle. Il déposa à regret sur la table les pages émouvantes qui racontaient le suicide d'une jeune marquise ruinée, et attacha un regard peu bienveillant sur la gracieuse apparition qui, cependant, avait soudain rempli son vieux salon de je ne sais quel parfum de jeunesse.

— Je vous dérange, mon oncle ? dit la jeune fille, légèrement intimidée.

M. Bausset fit un geste équivoque qui, à la grande rigueur, pouvait passer pour une dénégation, et indiqua silencieusement un siège à la visiteuse.

— Je crains de vous avoir dérangé, reprit celle-ci avec effort, voyant qu'il ne rompait point le silence.

— As-tu quelque chose à me dire ? demanda-t-il enfin, d'une voix sèche et métallique.

— Oui, mon oncle... J'ai été très-émue, très-chagrine, en apprenant, hier au soir, la triste situation d'une de nos parentes...

M. Bausset se redressa, et, par un geste machinal, croisa sur sa poitrine son ample robe de chambre.

— Elle est sans place, sans ressources, obligée d'accepter les secours d'autrui... reprit Gabrielle d'un ton plus pressant.

Il gardait un silence, bien que semblait attendre avec une politesse indifférente le reste de la phrase.

— C'est Andrée Bausset, la fille de votre cousin Jules, dit-elle enfin, essayant de dominer une sensation de découragement.

— Eh bien ? demanda-t-il sèchement.

— J'avais pensé... j'avais espéré...

— Quoi ? reprit-il d'une voix cassante.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Vous me rendez ma tâche pénible, mon oncle, dit-elle avec émotion. Il est cependant déjà assez dur de demander, même quand il s'agit des autres.

— Si tu es en relations avec ta cousine, répondit-il froidement, tu dois savoir que je l'ai aidée une fois, en la prévenant que je ne recommencerais pas.

— Elle ne m'a pas écrit.

— Comment alors connais-tu si bien son prétendu dénue-

ment ?

— Les amis qui l'ont recueillie l'ont appris à M. Varey, le percepteur.

— Ah !... tout à fait un hasard !... Elle ne s'abaîsserait pas elle-même à une demande, mais elle est bien aise que d'autres la fassent pour elle !

Gabrielle rougit légèrement, mais reprit avec douceur.

— Vous n'êtes pas bienveillant, mon oncle. Qu'importe de quelle manière cette triste communication nous est parvenue ? Il n'en est pas moins vrai que ma cousine reçoit en ce moment l'aumône d'étrangers.

— Aumône pour aumône, murmura ironiquement M. Bausset, je lui suis encore plus étranger que ses amis !

— Mais elle porte votre nom !

— Elle ne le déshonorerait pas en travaillant, que je sache. J'ai travaillé, moi ! Pourquoi les femmes ne feraient-elles pas comme nous ?

La jeune fille resta un moment silencieuse.

— Mais, mon oncle, reprit-elle en affermissant sa voix, en attendant qu'elle trouve une position.

— Que ne l'aidez-vous, vous autres ? interrompit brusquement M. Bausset.

Gabrielle, pour la seconde fois, rougit profondément.

— Nous lui offririons une place à notre foyer si les ressources de mon père nous le permettaient, dit-elle.

— Et pourquoi ne vous le permettent-elles pas ? s'écria son impitoyable interlocuteur. Parce que ton père est un prodigue qui, après avoir mangé son patrimoine et celui de sa femme, a hypothéqué sa maison et se trouve sans cesse en retard pour le paiement des intérêts ! Et pendant ce temps, il s'habille comme un prince chez un tailleur de Paris, se nourrit délicatement, ne se prive de rien, et trouve commode de rejeter sur les épaules des autres le fardeau des parents pauvres !

Il serait difficile d'exprimer les sentiments de Gabrielle pendant cette tirade : la surprise et la douleur se confondaient dans son esprit. Elle oublia un instant sa cousine pour ne penser qu'à son père.

— Il a... hypothéqué la maison !... balbutia-t-elle avec effort.

— Ne le savais-tu pas ?

— Non, répondit-elle d'une voix faible.

Pour la première fois, elle entrevoyait vaguement que son père n'était pas l'idéal chevaleresque et aimant devant lequel elle avait été accoutumée à se prosterner.

— Je suis fâché de te l'avoir appris, puisque tu l'ignorais, dit M. Bausset avec une certaine compassion. Peut-être sera-ce pourtant un bien : si tu as de l'influence sur lui, tu pourras enrayer ses dépenses, et prendre soin d'intérêts qui sont les tiens, après tout.

Mais elle ne songeait pas à elle-même, la pauvre fille !

— Êtes-vous sûr de ce que vous venez de me dire, mon oncle ?

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boîte 1980 B. P.”

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

63, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL